

« L'homophobie naturelle » des garçons adolescents : essor et ressorts d'explications déterministes

On Adolescent Boys' « Natural Homophobia » : Emergence and Implications of Deterministic Explanations

Sobre la « homofobia natural » de los varones adolescentes : auge e implicaciones de explicaciones deterministas

Janik Bastien Charlebois

Number 49, Winter 2010

Dilemmes hip-hop

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001417ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001417ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Athéna éditions

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bastien Charlebois, J. (2010). « L'homophobie naturelle » des garçons adolescents : essor et ressorts d'explications déterministes. *Cahiers de recherche sociologique*, (49), 181–201. <https://doi.org/10.7202/1001417ar>

Article abstract

Following the prevalence of homophobic attitudes from adolescent boys towards gay men, there is a tendency to presume they are a result of biological imperatives or fundamental psychic mechanisms. Some authors who have investigated the topic have come to the conclusion that these attitudes obey to the interests of sexual selection, that men are bound to develop intra-hierarchical conflicts in which a virile ideal prevails, that heterosexual desires requires the deployment of homophobia, that the fragility of masculine identity makes it inevitable, or that masculine identity formation rests on it. However, many critiques can be levelled at their analytical process, notably on the non-consideration of the diversity of data, as well as on the teleological leaps that are made. We would gain from making known a sociological perspective on the topic.

« L'homophobie naturelle » des garçons adolescents : essor et ressorts d'explications déterministes

JANIK BASTIEN CHARLEBOIS

LES GARÇONS ADOLESCENTS se démarquent des filles du même groupe d'âge par le fait qu'une large part d'entre eux possède des attitudes négatives à l'endroit des hommes s'identifiant ou étant identifiés comme gais¹. Ils sont plus nombreux à traduire ces attitudes en comportements de rejet tels que l'évitement subtil et ouvert, l'emploi d'épithètes dépréciatives, la commission d'actes de vandalisme² puis la bousculade³. Et, bien qu'ils soient peu

1. Voir Gilbert Émond, *Contextes de l'inconfort des élèves du secondaire avec l'homosexualité: faits saillants*, (Feuillet), Montréal, GRIS-Montréal, 2004; Alain Grenier, *Jeunes, homosexualité et écoles: Rapport synthèse de l'enquête exploratoire sur l'homophobie dans les milieux jeunesse de Québec*, Québec, GRIS-Québec, 2005; G. M. Herek et J. P. Capitano, « Sex Differences in How Heterosexuals Think About Lesbians and Gay Men: Evidence From Survey Context Effects », *Journal of Sex Research*, vol. 36, n° 4, 1999, p. 348-360; Mary E. Kite et Bernard E. Whitley Jr., « Do Heterosexual Women and Men Differ in their Attitudes Toward Homosexuality? A Conceptual and Methodological Analysis », dans Gregory M. Herek (dir.), *Stigma and Sexual Orientation: Understanding Prejudice Against Lesbians, Gay Men, and Bisexuals*, Thousand Oaks, Sage, 1998, p. 39-61; Jane M. Simoni, « Pathways to Prejudice: Predicting Student's Heterosexist Attitudes With Demographics, Self-Esteem, and Contact With Lesbians and Gay Men », *Journal of College Development*, vol. 37, n° 1, 1996, p. 68-78. Sauf indications contraires, les traductions sont de l'auteure.

2. Les actes de vandalisme sont généralement perpétrés sur les effets personnels des personnes ciblées: matériel scolaire, case, vêtements, etc. Voir également à ce sujet Joseph. G. Kosciw, Elizabeth M. Diaz, Emily A. Greytak, *The 2007 National School Climate Survey: The Experiences of Lesbian, Gay, Bisexual and Transgender Youth in Our Nation's Schools*, New York, Gay, Lesbian and Straight Education Network (GLSEN), 2008, qui ont réalisé une étude à grande échelle à travers les États-Unis. Les auteurs ne distinguent pas le sexe des personnes qui sont à l'origine des gestes d'intimidation.

3. Karen Franklin, « Antisocial Behaviors Among Young Adults: Prevalence, Patterns, and Motivators in a Noncriminal Population », *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 15, n° 4, 2000, p. 339-362; Gilbert Émond et Janik Bastien Charlebois, *L'homophobie, pas dans ma cour!*, Montréal, Gris-Montréal, 2007.

fréquents, les actes de tabassage et de crimes violents sont dans leur presque totalité commis par des garçons adolescents et des jeunes hommes adultes, très peu de femmes ayant été complices de ces gestes⁴.

Il demeure toutefois qu'au-delà de ces tendances fortes s'étend dans l'absolu un éventail très large d'attitudes chez les garçons adolescents à l'endroit des hommes gais⁵. Les jeunes les plus virulents trouvent leur opposé chez certains garçons qui font preuve d'un grand confort et ne présentent pas d'attitudes ni de comportements négatifs.

Intrigués et captivés par le fait que les attitudes négatives soient prédominantes, qu'elles perdurent malgré un contexte sociétal d'ouverture progressive à l'homosexualité et qu'elles soient particulièrement contrastées selon le sexe, certains chercheurs comme certains membres de la population sont prompts à leur allouer des origines résolument essentialistes. C'est ce que nous avons relevé au gré de notre expérience terrain⁶ et de notre recherche doctorale, qui nous ont amenée à approfondir la compréhension qu'ont plusieurs personnes des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais. Nayak et Kehily corroborent d'ailleurs cette observation à la suite de leurs propres rencontres avec des professeurs et des élèves attribuant des origines « naturelles » à l'homophobie des jeunes hommes⁷.

Au sein de la population, ces « explications » – qui revêtent davantage le caractère de suppositions – balancent entre les déterminismes de l'empreinte hormonale, des exigences évolutionnistes, de la construction identitaire sexuée, de l'inconfort avec « sa masculinité », de l'homosexualité refoulée, puis de l'incertitude avec son orientation sexuelle⁸. Si la plupart de ces explications spécifiques n'ont pas été étayées dans le cadre de réflexions universitaires, elles s'échafaudent néanmoins à partir de théories ou de pseudo-théories biologisantes jouissant d'une large diffusion populaire et offrant des

.....
4. Stephen Tomsen et Gail Mason, « Engendering Homophobia: Violence, Sexuality and Gender Conformity », *Journal of Sociology*, vol. 37, n° 3, 2001, p. 257-273; Theo van der Meer, « Gay Bashing – A Rite of Passage? », *Culture, Health and Sexuality*, vol. 5, n° 2, 2003, p. 153-165.

5. C'est ce que nous relevons dans notre thèse: Janik Bastien Charlebois, *Virilité en jeu: analyse de la diversité des attitudes des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais*, Montréal, UQAM, Département de sociologie, 2007. Wayne Martino et Maria Pallotta-Chiarolli, *So What's a Boy?: Addressing Issues of Masculinity and Schooling*, Philadelphie, Open University Press, 2003.

6. Depuis 1998, je fais partie du GRIS-Montréal, un organisme communautaire dont la mission est de démystifier l'homosexualité en milieu scolaire. Depuis, j'ai effectué environ 175 rencontres en classe. J'ai également participé et organisé des colloques sur le sujet, puis ai discuté du sujet auprès d'intervenants et d'acteurs des médias. Lors de certaines de ces activités, diverses personnes n'étant pas en contact les unes avec les autres m'ont fait part de leur explication spontanée des attitudes négatives de garçons adolescents à l'endroit des hommes gais, les attribuant à des origines déterministes.

7. Anoop Nayak et Mary Jane Kehily, « Playing it Straight: Masculinities, Homophobias and Schooling », *Journal of Gender Studies*, vol. 5, n° 2, 1996, p. 211-230.

8. Gilbert Émond et Janik Bastien Charlebois, *op. cit.*

bases conceptuelles en fonction desquelles tout comportement sexué peut être interprété.

Du côté des quelques auteurs ayant tenté d'identifier l'origine des attitudes négatives de garçons adolescents à l'endroit des hommes gais, certains, tels que Martino, Martino et Pallotta-Chiarolli Pascoe, Plummer puis Tom-sen et Mason⁹ s'engagent dans des démarches de compréhension constructivistes alors que d'autres, tels que Moss, Redman, Redman *et al.* puis Reiter, développent des explications déterministes se faisant le reflet élaboré de certaines des perspectives populaires¹⁰. Témoins de la ténacité et de l'ampleur des perspectives négatives chez les garçons et les hommes (hétérosexuels) à l'endroit des hommes homosexuels, ceux-ci sont enclins à leur postuler une inscription psychique. Selon eux, le social ne saurait insuffler cette intensité émotive ou ne serait pas suffisant pour en rendre compte. À des degrés divers, ils aménagent ou non une relation théorique avec la socialisation, mais donnent d'abord prééminence aux mécanismes déterminants de la constitution de soi.

Bien qu'aucun auteur issu des disciplines de la sociobiologie ou de la psychologie évolutionniste ne se soit penché sur le sujet précis des attitudes des *garçons* adolescents à l'endroit des hommes gais, la popularité de leur paradigme auprès de la population générale nous incite à examiner les assises qu'ils ont mises en place. C'est à partir de ces dernières que s'extrapolent certaines explications de sens commun. Deux sociobiologistes, à ce jour, ont traité d'homophobie de façon générale, soit Gallup et Archer¹¹. Auprès de ces derniers se trouvent ceux qui naturalisent le rejet du «féminin» chez les hommes, sans explorer toutefois les façons dont les hommes homosexuels – généralement considérés comme efféminés – se trouveraient concernés par défaut¹².

-
9. Wayne Martino, «“Cool Boys”, “Party Animals”, “Squids” and “Poofers”: Interrogating the Dynamics and Politics of Adolescent Masculinities in School», *British Journal of Sociology of Education*, vol. 20, n° 2, 1999, p. 239-263; «Policing Masculinities: Investigating the Role of Homophobia and Heteronormativity in the Lives of Adolescent School Boys», *The Journal of Men's Studies*, vol. 8, n° 2, 2000, p. 213-236; W. Martino et M. Pallotta-Chiarolli Pascoe, *op. cit.*; D. C. Plummer, «The Quest for Modern Manhood: Masculine Stereotypes, Peer Culture and the Social Significance of Homophobia», *Journal of Adolescence*, vol. 24, n° 1, 2000, p. 15-23.
 10. Donald Moss, «Civilization and its Discontents: an Ongoing Update. Part 2: Homophobia in Men», *Psychoanalytic Review*, vol. 88, n° 3, 2001, p. 393-400; Peter Redman, «“Tarred with the Same Brush”: “Homophobia” and the Role of the Unconscious in School-based Cultures of Masculinity», *Sexualities*, vol. 3, n° 4, 2000, p. 483-499; Peter Redman, Debbie Epstein, Mary Jane Kehily et Máirtín Mac an Ghaill, «Boys Bonding: Same-Sex Friendship, the Unconscious and Heterosexual Discourse», *Discourse: Studies in the Cultural Politics of Education*, vol. 23, n° 2, 2002, p. 179-191; Laura Reiter, «Developmental Origins of Antihomosexual Prejudice in Heterosexual Men and Women», *Clinical Social Work Journal*, vol. 19, n° 2, 1991, p. 163-175.
 11. Gordon G. Gallup, «Have Attitudes Toward Homosexuals Been Shaped by Natural Selection?», *Ethology and Sociobiology*, vol. 16, 1995, p. 53-70; John Archer, «Attitudes Toward Homosexuals: An Alternative Darwinian View», *Ethology and Sociobiology*, vol. 17, 1996, p. 275-280.
 12. Dans la mesure où des perceptions populaires – et de surcroît celles des garçons adolescents – lient largement hommes gais et efféminement. Voir Janik Bastien Charlebois, *op. cit.*; Mary E. Kite et Kay Deaux, «Gender Belief Systems: Homosexuality and the Implicit Inversion Theory», *Psychology of Women*, vol. 11, 1987, p. 83-96.

Ces deux paradigmes théoriques, en apparence dissemblables, comportent toutefois des implications communes pour les personnes étant elles-mêmes gaies, lesbiennes, bisexuelles ou présumées telles. Si les attitudes négatives des garçons sont effectivement orientées et circonscrites par des déterminismes, il s'ensuit que le rejet que doivent essuyer les jeunes gais ainsi que les répercussions que cela entraîne¹³ sont incontournables et irrémédiables ou, dans le meilleur des cas, légèrement malléables. Ensuite, comme ces attitudes comprennent des prescriptions de comportement différencié selon le sexe¹⁴ et supposent l'attribution d'une valeur normative inférieure aux (traits étant associés aux) femmes, les jeunes filles et les femmes – indépendamment de leur orientation sexuelle – s'en trouvent également affectées négativement¹⁵. Finalement, l'attribution d'origines déterministes à ces attitudes et comportements négatifs invite à éprouver une complaisance à leur égard, à déresponsabiliser les garçons qui les manifestent ainsi que les adultes qui ont la charge de leur éducation, puis à exprimer une certaine « compréhension » devant leurs débordements¹⁶. Notre positionnement féministe et notre implication terrain au sein de la communauté lesbienne, gaie et bisexuelle nous incitent à examiner et scruter ces explications et hypothèses avec soin.

Comme les déterminismes issus de la sociobiologie et de la psychanalyse n'empruntent pas le même axe théorique, nous les examinons en deux volets

13. Les multiples manifestations de rejet, si elles ne sont pas contrées par des formes de soutien, insufflent une faible estime de soi, des comportements d'effacement et d'auto-protection. Cela se manifeste, à des degrés divers, à travers les difficultés et le décrochage scolaires, la consommation abusive de drogues et d'alcool, l'adoption de pratiques sexuelles à risque, la fugue, l'itinérance et le suicide. Pour une recension récente des écrits sur le sujet, voir Gilbert Émond et J. Bastien Charlebois, *op. cit.*
14. Les garçons qui s'en prennent à ceux qu'ils présumant être ou qui sont véritablement homosexuels reprochent à ces derniers de déroger à la façon dont un (vrai) homme devrait être et agir. Voir Janik Bastien Charlebois, *op. cit.* et Cheri Jo Pascoe, « "Dude, You're a Fag": Adolescent Masculinity and the Fag Discourse », *Sexualities*, vol. 8, n° 3, p. 329-346. Cela signifie par conséquent qu'ils souscrivent à l'idée selon laquelle certains comportements sont davantage propres aux hommes *et aux femmes*, puis qu'ils cherchent à maintenir cette dichotomie en place.
15. Si l'on accepte l'idée selon laquelle le rejet du féminin et des femmes est nécessaire aux hommes, on cristallise et justifie l'infériorisation des femmes par les hommes de même que leur pouvoir collectif.
16. Une illustration exemplaire de là où peut mener une telle « compréhension » est l'utilisation de la « panique homosexuelle » comme stratégie de défense de garçons et de jeunes hommes accusés du meurtre d'hommes gais. Ces derniers font valoir qu'ils ont voulu se protéger des avances d'un homme gai et qu'ils auraient « perdu le contrôle ». Des avocats de la défense emploient cet argument, soutenu par certaines théories psychiatriques vieilles, pour rejeter sur la victime la responsabilité de sa mort ou, du moins, pour atténuer la peine des accusés. Des juges et des jurys ont effectivement accepté ce type de défense, faisant passer des inculpations de meurtre au premier degré ou au second degré à des homicides involontaires. Outre le fait que l'efficacité de cette stratégie démontre la persistance de préjugés à l'endroit des hommes gais (présumer, par exemple, que tout geste interprété comme une avance en soit réellement une ou que toute avance soit de nature agressive), elle témoigne du fait qu'on considère comme allant de soi qu'un garçon ait besoin de protéger son identité masculine de façon violente et disproportionnée contre toute forme d'avance de la part d'un autre homme, puis qu'on démontre une certaine « sympathie » et « compréhension » à l'égard de leur volonté de se « défendre » de ces avances. Voir à ce sujet Douglas V. Janoff, *Pink Blood: Homophobic Violence in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2005 et Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press, 1990.

distincts. Les perspectives des sociobiologistes étant moins développées, leurs explications évolutionnistes sont d'abord rapportées, immédiatement suivies de leur examen. Dans un second temps sont présentés les déterminismes psychiques, qui sont soutenus par davantage d'auteurs et qui se distinguent par leur degré plus élevé de complexité. L'analyse de ces derniers se fait également à leur suite.

Après avoir exposé toutes les explications et hypothèses déterministes, nous examinons leurs assises ou leurs prémisses, ainsi que leur démarche réflexive. Nous ne nous attardons toutefois pas à offrir nous-même d'explication à la prédominance de ces attitudes négatives à l'endroit des hommes gays chez les garçons adolescents, qui mériterait qu'on lui consacre une réflexion à part.

Dans l'optique où nous faisons ici l'économie d'une démarche de compréhension propre¹⁷, nous reprenons sans les paraphraser ou les substituer les concepts que les auteurs emploient, même lorsque nous doutons de leur utilité. C'est notamment le cas du terme «homophobie», dont l'étymologie ancre l'analyse dans la psychologie et l'individuel. Défini par Weinberg en 1972, il consista en «la crainte de se retrouver à proximité d'homosexuels et, concernant les homosexuels eux-mêmes, la haine de soi». Les critiques adressées à ce terme sont nombreuses, malgré la popularité croissante dont il jouit. On lui reproche non seulement de ne pas correspondre techniquement à la définition d'une «phobie¹⁸», mais également de négliger le cadre social et structurel dans lequel les attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles s'inscrivent, détournant ainsi l'attention des potentialités théoriques de ces angles d'analyse¹⁹. Ainsi, dans les mots de Kitzinger, l'«homophobie» renvoie à une pathologie personnelle «d'individus spécifiques, occultant ainsi l'analyse de notre oppression en tant que problème politique ancré dans les institutions et les organisations sociales²⁰». Suivant notre ancrage socio-

17. Celle-ci se retrouve plutôt dans notre thèse: J. Bastien Charlebois, *op. cit.* et est également développée chez Michael Kimmel, «Masculinity as Homophobia: Fear, Shame, and Silence in the Construction of Gender Identity», dans Harry Brod et Michael Kaufman (dir.), *Theorizing Masculinities*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1994, p. 119-141; W. Martino et M. Pallotta-Chiarolli, *op. cit.*; S. Tomsen et G. Mason, *op. cit.*

18. D. A. F. Haaga, «Homophobia?», *Journal of Social Behavior and Personality*, vol. 6, n° 1, 1991, p. 171-174. Haaga avance cinq raisons pour étayer cette nuance: 1) La phobie est caractérisée par la peur, alors que l'homophobie est caractérisée par la haine; 2) Les phobies sont reconnues par leurs possesseurs comme excessives et irrationnelles, alors que l'homophobie peut-être considérée comme raisonnable et justifiée; 3) Les phobies incitent à l'évitement, alors que l'homophobie incite au châtement; 4) La phobie n'a pas d'extension politique, alors que l'homophobie en présente une; et finalement 5) Les gens qui possèdent une phobie reconnaissent qu'elle leur est une source de tort et se montrent plus motivés au changement que les personnes qui se révèlent homophobes.

19. Voir Barry D. Adam, «Theorizing Homophobia», *Sexualities*, vol. 1, n° 4, 1998, p. 387-404; Celia Kitzinger, *The Social Construction of Lesbianism*, Londres, Sage Publications, 1987; J. H. Neisen, «Heterosexism: Redefining Homophobia for the 1990's», *Journal of Gay and Lesbian Psychotherapy*, vol. 1, n° 3, 1990, p. 21-35.

20. C. Kitzinger, *op. cit.*, p. 154.

logique, nous partageons ces critiques et considérons important d'ouvrir l'analyse pour considérer les dimensions structurelles des conditions sociales vécues par les personnes identifiées comme gaies et lesbiennes.

Les déterminismes évolutionnistes

Premier sociobiologiste à réfléchir à la question, Gallup avance qu'en vertu des impératifs de la sélection naturelle, les parents auraient intérêt à ce que leurs enfants soient hétérosexuels afin d'assurer la perpétuation de leur patrimoine génétique²¹. Par conséquent, ils les protégeraient de toute « influence homosexuelle », manifestant de sérieuses réserves devant tout lien de proximité avec des adultes gais²². Si, en dépit des stratégies de protection adoptées, le jeune se révélait être homosexuel, les parents annuleraient ou réduiraient leur investissement, dont la rentabilité serait désormais compromise. Quant à la prédominance marquée d'attitudes négatives à l'endroit des homosexuels chez les hommes, elle dériverait des stratégies de protection contre la perspective d'être « cocufié » (*anti-cuckoldry strategies*) et de courir le risque de devoir élever des enfants n'étant pas les leurs, limitant les possibilités d'une plus grande représentation génétique parmi les générations subséquentes. Comme la paternité est plus difficile à établir que la maternité, ils auraient intérêt à montrer plus d'hostilité envers les homosexuels : « [...] puisque les hommes, à la différence des femmes, ont évolué sous des conditions où planait la constante menace d'être cocufié (par le biais de l'infidélité ou du viol), ils sont plus sensibles aux conséquences d'avoir un enfant homosexuel²³ ».

De son côté, Archer considère que le mécanisme de xénophobie serait plus utile pour expliquer les attitudes négatives envers les homosexuels²⁴. En effet, servant à se protéger de ce qui est identifié à tort ou à raison comme étant un danger, ce mécanisme interviendrait lorsqu'une société évaluerait que la présence d'un homosexuel serait néfaste aux enfants – en associant notamment l'homosexualité et la pédophilie dans les représentations médiatiques et populaires –, ou au groupe de façon générale. Si on parle des défenses et des contre-mesures évolutives développées par les parents pour assurer leur descendance, elles s'exprimeraient davantage par de vives réactions à l'endroit de la non-conformité de genre, indice présumé de l'orientation sexuelle future d'un individu. À la différence de Gallup, toutefois,

21. G. G. Gallup, *op. cit.*

22. Cette proximité accroîtrait les probabilités d'abus sexuel, considéré par la population – et l'auteur – comme un mode de transmission de l'orientation homosexuelle. Par opposition, la crainte d'un abus de la part d'un adulte hétérosexuel serait moindre, puisqu'il comporterait minimalement le potentiel de voir apparaître une progéniture. *Ibid.*

23. *Ibid.*, p. 66.

24. J. Archer, *op. cit.*

Archer ne tente pas d'expliquer la différence dans les attitudes des hommes et des femmes à l'endroit des homosexuels.

Dans un cas comme dans l'autre, Gallup et Archer ne distinguent pas les hommes gais et les lesbiennes, prenant ceux-ci pour des représentants génériques de l'homosexualité²⁵. Ils n'abordent pas, par ailleurs, la prédominance des attitudes négatives chez les garçons adolescents. Néanmoins, leurs explications de l'homophobie parentale et masculine contribue au construit d'une peur marquée de l'inversion des genres, ainsi qu'au construit d'une homophobie essentielle et naturalisée émanant de dispositifs de survie de l'espèce, supposés communs à tout individu normalement constitué. Ces construits, qui ne sont pas la seule propriété de la sociobiologie, émergent également dans les multiples discours sur la nature et le naturel, qu'on contraste parfois au « contre-nature » et au « contre-nature »²⁶.

Sans se pencher directement sur le sujet, d'autres auteurs s'inscrivant dans la mouvance sociobiologiste postulent des hypothèses ou des théories s'appliquant par extension aux attitudes négatives des garçons adolescents envers les hommes gais. C'est le cas, notamment, de Archer, Daly et Wilson, Kenrick et Luce, Eckes et Trautner, puis Weisfeld qui affirment que l'agressivité intra-sexuelle présente chez les garçons est l'expression du processus de sélection naturelle dont l'humain est part entière²⁷.

Plus spécifiquement, Daly et Wilson avancent que la psyché masculine a été façonnée par les pressions de la sélection naturelle, faisant en sorte qu'elle est « [...] obsédée par les comparaisons avec les autres, par le besoin de connaître le succès, par le désir d'obtenir un contrôle sur les capacités reproductrices des femmes²⁸ ». Kenrick et Luce, quant à eux, s'engagent dans cette même voie lorsqu'ils soutiennent que « ce pattern de violence masculine tout le long de la vie des hommes est indicateur de la compétition intra-sexuelle liée à la sélection naturelle²⁹ ». Daly et Wilson, de même que Archer, maintiennent également que l'agressivité est une composante intrinsèque des

25. G. G. Gallup, *op. cit.*; J. Archer, *op. cit.*

26. Nous retrouvons cette posture chez David Bradshaw, « A Reply to Corvino », dans John Corvino (dir.), *Same-Sex: Debating the Ethics, Science, and Culture of Homosexuality*, New York, Rowman & Littlefield Publishers, 1999, p. 17-30, qui allègue que l'être humain éprouve un dégoût spontané devant l'homosexualité puisqu'elle détonne avec la « complémentarité évidente » de « l'"homme et de "la" femme, de la même façon que le fait la bestialité. Les pratiques homosexuelles seraient une contrefaçon de la véritable sexualité et ne pourraient recevoir le même respect que les relations entre hommes et femmes.

27. Martin Daly et Margo Wilson, « Evolutionary Psychology of Male Violence », dans John Archer (dir.), *Male Violence*, Londres et New York, Routledge, 1994, p. 253-288; Douglas T. Kenrick et Carol L. Luce, « An Evolutionary Life-History Model of Gender Differences and Similarities », dans Thomas Eckes et Hanns M. Trautner (dir.), *The Developmental Social Psychology of Gender*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, 2000, p. 35-64; Glenn Weisfeld, « Aggression and Dominance in the Social World of Boys », dans John Archer (dir.), *op.cit.*, p. 42-69.

28. M. Daly et M. Wilson, *op. cit.*, p. 136.

29. D. T. Kenrick et C. L. Luce, *op. cit.*, p. 50.

hommes et qu'elle s'exprime avec le plus de vivacité chez les jeunes garçons à partir de leur puberté, s'estompant chez les hommes plus âgés³⁰.

En présentant la différenciation sexuelle comme moteur essentiel de la reproduction de l'espèce, ces perspectives sociobiologiques rendent problématique l'existence des homosexuels. Or, étant donné l'ubiquité des modes de représentation binaires, cette théorisation glisse facilement vers la lecture du non-intérêt des hommes homosexuels envers les femmes comme étant un « échec » lié à une carence de « masculinité ». Les homosexuels étant souvent étroitement associés à l'inversion sexuelle, l'insistance sur « l'importance de ne pas être féminin » positionne *de facto* les hommes homosexuels comme cibles du rejet dans cette compétition interne pour le pouvoir.

Critique des hypothèses évolutionnistes

En situant l'origine des attitudes négatives dans le processus assurant la perpétuation du patrimoine génétique d'un individu, Gallup et Archer – du moins en partie, en ce qui concerne ce dernier – supposent une lecture tronquée de la sexualité. Le dispositif stratégique de rentabilité génétique que reflète selon eux le rejet des parents se heurte à la réalité empirique d'une multiplicité des formes de comportements sexuels au sein du vivant, soit les pratiques masturbatoires, les relations hétérosexuelles non reproductrices et les relations homosexuelles³¹. Il est également mis à l'épreuve par l'immense variabilité culturelle de l'espèce humaine qui, dans plusieurs cas, ne présente pas d'opposition à l'éventualité que des enfants – ou des individus de divers âges – n'adoptent pas de comportements reproducteurs. Et finalement, mais non le moindre, les auteurs confondent homosexualité et stérilité.

La réalité empirique invalide également le postulat d'un rejet du féminin inscrit dans les impératifs évolutionnistes décrits par Archer³². Le fait que certains hommes puissent être hétérosexuels et ne pas s'appliquer constamment à exclure le « féminin » et les hommes gais démontre que ce rejet n'est pas une nécessité fondamentale³³.

30. M. Daly et M. Wilson, *op. cit.*; John Archer, « Power and Male Violence », dans John Archer (dir.), *op. cit.*, p. 310-331; John Archer, « Violence between men », dans *ibid.*, p. 121-141.

31. G. G. Gallup, *op. cit.*; J. Archer, *op. cit.* Postuler l'existence d'un processus de défense contre l'apparition d'une orientation homosexuelle chez la progéniture doit, selon la logique interne de la sociobiologie, s'étendre à d'autres espèces que l'humaine pour être valide. Sinon, ce sont des facteurs sociaux qui entrent en jeu. Or, les comportements non reproducteurs ne sont pas réservés qu'aux humains. Ils font partie de la gamme des pratiques sexuelles existant chez l'ensemble des espèces animales, marquées de surcroît par des variations internes, et ne sont pas frappés de « mesures punitives ». Voir à ce sujet Bruce Bagemihl, *Biological Exuberance: Animal Homosexuality and Natural Diversity*, New York, St-Martin's Press, 1999; Roger N. Lancaster, *The Trouble with Nature: Sex in Science and Popular Culture*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 2003.

32. J. Archer, *op. cit.*

33. W. Martino et M. Pallotta-Chiarolli, *op. cit.*

Mais au-delà des contre-exemples factuels, c'est la démarche scientifique même de ces chercheurs qui fait problème. Les explications qu'ils proposent se structurent sur le mode de la spéculation et de la téléologie. Présenter la reproduction de l'espèce comme un ensemble de stratégies suppose une logique d'intention inscrite dans les gènes, dans les hormones ou dans la «Nature», qui n'est autre qu'un anthropomorphisme voilé. Or, aucun instrument ne peut démontrer l'existence de ces intentions ni les relever, laissant toute hypothèse infalsifiable. Leur démarche serait plus solide s'ils s'attachaient plutôt à relever les *effets possibles* de certains comportements humains sur la reproduction et la survie.

Les critiques adressées à la sociobiologie ainsi qu'à plusieurs de ses hypothèses sont nombreuses. La sociobiologie projette en fait souvent les pratiques ainsi que les valeurs humaines dominantes sur les comportements non humains observés, s'appuyant en retour sur ces observations pour construire leurs théories³⁴. Du coup, les structures, les organisations et les interactions sociales ne sont pas vraiment comprises, mais réifiées par une «explication» circulaire qui ne tient pas compte de la variabilité qu'elles présentent. C'est le cas, notamment, de la diversité des attitudes à l'endroit des personnes homosexuelles.

Les déterminismes psychiques

L'homophobie comme sauvegarde du plaisir et de l'imaginaire sexuels

Remarquant chez les jeunes hommes une formidable résistance aux tentatives de contrer et de contenir leur homophobie – qu'il fait équivaloir à une démarche de «régulation sociopolitique» –, Moss³⁵ affirme la primauté des désirs présociaux sur la socialisation, malgré la nature construite de la sexualité :

En retour, pour toute socialement construite que soit la sexualité, elle semble pour le moins être ancrée dans l'évasion constitutive du politique. Cette évasion prend la forme de désirs apparemment présociaux et antisociaux – des désirs ancrés, il semble, dans une résistance apparente aux incursions de l'interrogation externe et de la régulation sociopolitique³⁶.

L'homophobie constitue à ses yeux un élément actif dans la formation et le maintien de l'identité sexuelle. N'étant ni l'expression de la biologie ni

.....
34. B. Bagemihl, *op. cit.*; Ann Fausto-Sterling, *Myths of Gender: Biological Theories about Women and Men*, Éd. Révisée, New York, Basic Books, 1992; Ann Fausto-Sterling, *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality*, New York, Basic Books, 2000; Collette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir: L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes, 1992; R. N. Lancaster, *op. cit.*

35. D. Moss, *op. cit.*

36. *Ibid.*, p. 394.

celle du social, les structures homophobes seraient ancrées dans les profondeurs psychiques de l'individu. Elles seraient imperméables aux tentatives de manipulation s'exerçant sur la surface de la psyché et hors de portée de l'expérience directe qu'offrent l'interaction et le contact avec une personne homosexuelle – à l'exception de situations particulièrement marquantes³⁷.

La fonction psychique exacte de cette homophobie présociale, selon Moss, serait de préserver l'ordre sexuel dont dépend ultimement l'obtention d'une satisfaction et d'un plaisir sexuels. Les homosexuels, ou tout ce qui évoque l'homosexualité, seraient considérés dangereux et sujets à l'exclusion :

À la différence des buts et des objets sexuels traditionnels, les buts et les objets invertis ciblés par l'homophobie doivent être exclus, plutôt qu'inclus, afin de rendre possible le plaisir sexuel. Leur exclusion, plutôt que leur inclusion, est nécessaire à la préservation d'un ordre sexuel senti comme crucial à la satisfaction sexuelle. L'homophobie semble exercer une fonction au sein d'un cadre sexuel, délimitant le sécuritaire du dangereux et, corrélativement, l'intérieur de l'extérieur. [...] les forces et les fantaisies de l'homophobie sont vécues à la fois comme urgentes et protectrices, permettant d'écarter les disruptions potentielles de la structure de cet ordre sexuel imaginaire³⁸.

La perturbation de cet ordre sexuel et érotique par l'incursion transgressive de l'homéoérotisme – fantasmée ou concrète – serait crainte et appréhendée, suscitant une anxiété pouvant atteindre parfois le niveau de la panique (« panique homosexuelle » ou « panique de l'identité sexuelle »). Toutefois, Moss ajoute plus loin que l'homophobie ne reposerait pas sur la sexualité en soi, mais sur l'identification à un sexe : « [...] l'homophobie est possiblement ancrée non pas dans la sexualité en tant que telle, mais plutôt dans l'identification sexuelle en soi³⁹ ».

Pourtant, le processus de désidentification ou d'exclusion des objets perçus comme menaçants, qu'il décrit plus haut, associe implicitement la sexualité à l'orientation sexuelle, en plus de sous-entendre un amalgame avec l'identité sexuelle et les pratiques de genre. Par ailleurs, bien que Moss décrive les expressions de l'homophobie chez les hommes comme étant plus visibles, plus sévères et malignes que chez les femmes, il n'explique pas cette différence⁴⁰.

.....
37. L'auteur prend appui sur l'exemple du shérif Rob DeBree, qui fut profondément troublé par le meurtre morbide de Matthew Shepard, sur lequel il dût enquêter. Jeune garçon homosexuel, Matthew fut battu et tué par deux jeunes hommes prétextant avoir paniqué à la suite des avances qu'il leur aurait prétendument faites.

38. *Ibid.*, p. 396.

39. *Ibid.*, p. 397.

40. *Id.*

L'homophobie comme préservation de l'identité masculine

Le processus d'identification et de désidentification est également invoqué par d'autres auteurs, sans toutefois être articulé de la même façon. Pour Gentaz :

L'homophobie, en raison de sa fonction sociopsychique, préserve, tel un condom, les hétérosexuels de la féminité en empêchant toute forme d'intrusion masculine extérieure : c'est une douanière du genre masculin. Nous pourrions dès lors supposer que l'homophobie est constitutive de la psychogenèse de tout individu masculin⁴¹.

L'opération de cette psychogenèse est précisée par d'autres auteurs, tels que Badinter et Reiter, qui affirment que, devant se constituer en se désidentifiant de leur mère ou en rompant la symbiose pré-œdipale qui les unit à elle, les garçons sont amenés – ou contraints – à constamment repousser hors d'eux toute trace de féminin à travers leur existence⁴². À la différence des femmes qui n'auraient pas à effectuer une telle rupture pour «prouver leur féminité», l'identité masculine serait particulièrement fragile et vulnérable, devant constamment être travaillée, soignée, démontrée au monde. Alors que les préjugés à l'endroit des personnes homosexuelles seraient fondés, chez les hommes, sur la précarité de l'identité masculine, ils reposeraient, chez les femmes, sur celle de l'élection de l'objet de désir hétérosexuel. Ainsi, selon Reiter :

Les préjugés anti-homosexuels tirent leurs origines dans la relation pré-œdipienne de l'enfant à sa mère, où la formation de l'identité de genre chez les hommes puis la consolidation de l'objet hétérosexuel chez les femmes représentent des zones de vulnérabilité précoce⁴³.

La formation identitaire des hommes exigerait donc non seulement l'adoption de positions antiféminines pouvant déboucher sur des postures machistes dans la vie adulte, mais également sur des représentations négatives des personnes homosexuelles – qu'on suppose une fois de plus, par définition, des hommes, occultant du coup l'existence lesbienne.

Pour Redman, la formation de l'identité masculine chez les hommes s'opère certes en rejetant le féminin, mais il soulève et souligne la présence immergée, persistante et continue de celui-ci en eux-mêmes, héritage de l'identification pré-œdipale avec la mère. Résultat, le rejet du féminin, opéré par l'homophobie, est constant :

.....
41. Christophe Gentaz, «L'homophobie masculine : préservatif psychique de la réalité», dans Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (dir), *La peur de l'autre en soi : Du sexisme à l'homophobie*, Montréal, vlb éditeur, 1994, p. 219.

42. Élisabeth Badinter, *XY de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992 ; D. Moss, *op. cit.* ; L. Reiter, *op. cit.*

43. L. Reiter, *op. cit.*, p. 164.

L'homophobie doit être comprise comme une stratégie défensive qui n'est jamais pleinement réalisée et qui est déployée contre les demandes insistantes des identifications pré-œdipiennes des sujets masculins⁴⁴.

Réhabilitant le concept d'homophobie en présentant cette dernière comme une manifestation d'anxiété profonde ressentie devant ce qui menace de révéler les conflits et les tensions psychiques reposant sur le lit de l'inconscience des hommes, Redman avance qu'elle aboutit non pas à une réaction phobique, mais plutôt au déploiement défensif d'une « rage narcissique⁴⁵ ». Comme les hommes gais incarneraient précisément ce que les hommes (hétérosexuels) chercheraient à occulter chez eux-mêmes, ceux-ci réagiraient parfois violemment à leur présence visible. Toutefois, affirmant qu'une homophobie motivée par le refoulement de désirs homosexuels ne saurait rendre compte de l'ensemble des motivations et des processus psychiques en jeu, l'auteur en réduit la portée : seuls quelques cas pourraient directement être expliqués ainsi. Tentant d'aménager la théorie sociale avec la psychanalyse, il propose de comprendre les discours antihomosexuels, situés au niveau culturel, comme étant l'expression mature des structures psychiques désavouant l'objet de désir homosexuel, établies et fixées dans la tendre enfance.

Bien qu'il inscrive le passage œdipien dans les déterminismes de la construction identitaire, Redman insère une dimension sociohistorique dans sa compréhension de l'homophobie. La conjonction de la sexualité entre hommes gais et de la féminité contribuerait à questionner l'inévitabilité de l'identification masculine hétérosexuelle, conviction pourtant nécessaire pour l'évacuation de l'ambiguïté :

[...] l'élosion historique entre la sexualité et la féminité d'un homme gai soulève la perspective scandaleuse du « manque » de masculinité. En tant que tel, on peut dire de l'homosexuel « féminisé » qu'il vulnérabilise l'identification des hommes avec le phallus : son existence questionne l'inévitabilité de cette identification, menaçant d'exposer comme factice la prétention des hommes hétérosexuels à la possession du phallus, menant ainsi à la « rage narcissique »⁴⁶.

En fait, quoiqu'elle tergiverse fréquemment quant à ses propensions naturalistes et déterministes, la psychanalyse adopte parfois une plasticité rendant davantage compte du social. C'est le cas notamment avec Chodorow, qui avance que la séparation abrupte de la mère et le rejet accentué du féminin, chez les garçons, sont conditionnés par un contexte social donnant prééminence aux femmes dans l'éducation des jeunes enfants. La participation accrue des pères devrait par conséquent modifier cette dynamique. Résumant ainsi l'homophobie : « L'enjeu premier de l'homophobie chez les

44. P. Redman, *op. cit.*, p. 487.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*, p. 492-493.

hommes est de ne pas *être* des hommes, et chez les femmes, de ne pas être *avec* les hommes⁴⁷», elle ne l'établit pas comme fondamentale, mais plutôt comme contingente des conditions sociétales actuelles.

L'homophobie comme processus d'individuation

Le nœud du déterminisme, si nous observons néanmoins plusieurs de ces perspectives psychanalytiques, se concentre dans l'élan de différenciation primal menant vers la fondation de soi, vers l'individuation. Or, de l'avis de certains, tels qu'Héritier, celle-ci doit d'abord se concrétiser dans la distinction sexuelle qui, par l'intégration d'une dualité première et intime permettant la classification des choses entre «semblable à moi/différent de moi», est un tremplin vers la connaissance et le lien au monde :

[...] c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique [...] Il s'agit là du butoir ultime de la pensée, sur lequel est fondée une opposition conceptuelle, essentielle, celle qui oppose l'identique au différent⁴⁸.

Pour Badinter et Redman *et al.*, le sens de soi reposerait nécessairement sur une prise de position par rapport à la différence sexuelle⁴⁹. Pour démontrer ce point, des auteurs comme Zemore *et al.*, puis Eckes et Trautner s'appuient sur la ségrégation sexuelle exercée par les enfants, de même que sur l'usage général qu'ils font de stéréotypes de genre pour des raisons, ajoutent-on, d'aisance cognitive :

De façon prédominante, les stéréotypes sexuels sont un réflexe automatique découlant de la propension des enfants à découper les informations en fonction des genres. Les stéréotypes sexuels attirent les enfants parce que les stéréotypes sont utiles et parce qu'ils font correspondre les informations aux prédictions. Par conséquent, les enfants les utilisent beaucoup. Leur utilisation répétée rend leur application automatique, de telle sorte qu'une fois adultes, nous stéréotypons les hommes, et tout particulièrement les femmes, en l'espace de quelques secondes, et ce, sans le vouloir ou même en prendre conscience⁵⁰.

Ces auteurs laissent donc entendre que ce processus de catégorisation, qui est perpétuellement réitéré, est si profondément ancré qu'il suit l'individu jusqu'à sa vie adulte.

Implicitement, lorsque les enfants sont confrontés à des comportements sexuels atypiques chez des pairs, ils réagissent négativement, préférant nette-

47. Nancy Chodorow, «Homophobia», American Psychoanalytic Foundation Public Forum, www.cyberpsych.org/homophobia/chodorow.htm, 1998. Italiques dans l'original.

48. Françoise Héritier, *Masculin, féminin*, Paris, Odile Jacob, citée dans Jean-Manuel de Queiroz, «Différence des sexes», dans Louis-George Tin (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 128.

49. E. Badinter, *op. cit.*; P. Redman *et al.*, *op. cit.*

50. Sarah E. Zemore, Susan T. Fiske et Hyun-Jeong Kim, «Gender Stereotypes and the Dynamics of Social Interaction», dans T. Eckes et H. M. Trautner (dir.), *op. cit.*, p. 233.

ment établir des liens avec ceux qui respectent les canons de genre dominants, préférablement des membres du même sexe⁵¹. Fait intéressant à noter, les garçons au comportement atypique éveilleraient davantage d'animosité que les filles s'écartant des conventions de genre, et ce, particulièrement auprès des garçons au comportement stéréotypé⁵². Bien que Fagot *et al.* soulignent que les activités ludiques stéréotypées de chaque sexe ne sont pas aussi fréquentes que nous serions portés à le croire – les jeux neutres occupant une bonne part des activités ludiques –, ils relèvent une forte résistance de la part des enfants aux initiatives de déségrégation des activités, laissant sous-entendre que des facteurs physiologiques fondamentaux seraient en cause :

Si la ségrégation sexuelle était strictement une question de compatibilités comportementales ou d'évitements acquis, nous pourrions remodeler les comportements d'enfants à l'intérieur de groupes de telle manière qu'il y aurait une similitude des styles de jeu ainsi qu'une propension plus élevée à jouer avec des enfants de l'autre sexe⁵³.

Toutefois, le constat d'échec qu'ils portent sur les différentes initiatives de déségrégation des activités ludiques et des sexes à l'enfance est probablement hâtif, car celles-ci étaient réservées à un milieu restreint dont la portée au sein des réseaux déployant la socialisation sexuée est limitée. Les professeurs encourageant la mixité ne sont souvent que quelques individus partageant leur influence avec les représentations et les prescriptions des parents, de la famille élargie, des amis des parents, des adultes du voisinage, des autres professeurs de l'établissement scolaire, des différentes figures d'autorité, des groupes de pairs, des représentations publicitaires⁵⁴, des images télévisuelles, etc. En réalité, non seulement les pratiques stéréotypées inconscientes et, inversement, les initiatives d'inclusion délibérées des professeurs ont-elles respectivement un impact négatif et positif sur la mixité sexuelle, mais les pratiques ségrégationnistes sont également variées d'un milieu à l'autre. Ainsi sont-elles plus élevées à l'école que dans le voisinage immédiat des enfants, où les sexes se mélangent davantage⁵⁵. De l'avis de Thorne, il importe d'abord de considérer les enfants comme des êtres déjà sociaux et culturels, et non comme des êtres en voie de développement. Les cercles de pairs seraient ainsi des sous-cultures propres exerçant déjà leur propre socialisation.

51. Carol Lynn Martin, « Cognitive Theories of Gender Development », dans *ibid.*, p. 91-123; T. Stoddart et E. Turiel, « Children's concepts of cross-gender activities », *Child Development*, vol. 56, 1985, p. 1241-1252; Beverly I. Fagot, Carrie S. Rodgers et Mary D. Leinbach, « Theories of Gender Socialization », dans T. Eckes et H. M. Trautner (dir.), *op. cit.*, p. 65-90.

52. B. I. Fagot, C. S. Rodgers et M. D. Leinbach, *op. cit.*

53. *Ibid.*, p. 85.

54. Systématiquement, les images employées pour accompagner les jeux d'enfants sont sexuellement stéréotypées.

55. Barrie Throne, *Gender Play: Girls and Boys in School*, New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1993.

Critique des théories de la détermination psychique de l'homophobie

Le postulat de la faiblesse des déterminismes sociaux

Les recours à des déterminismes identitaires naissent tous du constat – erroné – d'une homophobie persistante, intense et généralisée chez les garçons adolescents. S'appuyant ensuite, mais sans la formuler ni l'étayer, sur la prémisse selon laquelle le social ne peut peser aussi lourd ni s'insinuer aussi profondément en l'individu que le biologique ou les exigences psychiques, Moss, Redman, Redman *et al.* et Reiter en concluent aussitôt que le premier cède le pas aux autres⁵⁶. Or, non seulement s'agit-il d'une prémisse non fondée, mais l'évaluation de la persistance des attitudes négatives envers les hommes gais est plutôt approximative. S'il est vrai qu'à l'échelle d'une vie humaine certaines positions puissent paraître tenaces et inamovibles, sur le plan de l'histoire elles se transforment rapidement.

L'évacuation des cas contraires

Ce constat de ténacité de l'homophobie chez les hommes évacue d'emblée les cas contraires, les exemples tangibles de garçons ne possédant pas ou présentant des marques minimales d'attitudes négatives à l'endroit des hommes gais et de l'homosexualité.

Une démarche de connaissance qui se veut solide et rigoureuse doit tenir compte de la diversité et de ce qui la met à l'épreuve, surtout lorsqu'elle entretient la prétention de produire une loi générale, universelle, déterminante. Si l'identité masculine doit se frayer un chemin hors du «féminin» pour naître et que cela entraîne subséquemment un rejet de tout ce qui lui est associé, la théorie doit nécessairement faire face aux cas où des jeunes garçons ne se sentent pas effrayés de déroger aux canons du genre, à ceux où ils déclarent une loyauté indéfectible à un ami s'il s'avérait être gai, ou à ceux qui recevraient comme un compliment le fait de voir leur apparence être évaluée positivement par un garçon gai⁵⁷. Si on affirme finalement que ces hommes «ne sont pas des hommes», qu'ils sont des «exceptions⁵⁸» ou qu'ils ont «échoué» leur processus d'individuation, on présente alors ces explications et ces théories comme non falsifiables, en plus de les cristalliser dans un raisonnement circulaire.

56. D. Moss, *op. cit.*; L. Reiter, *op. cit.*; P. Redman, *op. cit.*; Peter Redman *et al.*, *op. cit.*

57. J. Bastien Charlebois, *op. cit.*

58. À ce titre, toute personne qui produit une théorie a ensuite le beau jeu d'esquiver les critiques en faisant appel à «l'exception qui confirme la règle».

En plus de la diversité interne et des cas d'exception, il importe de considérer également l'historicité des variations. Plusieurs jeunes garçons que nous avons rencontrés rapportent eux-mêmes avoir changé d'attitude à la suite d'expositions accrues, de rencontres, d'interactions humaines de proximité, d'apprentissages. Notre expérience en classe avec des milliers de jeunes, de même que les données factuelles recueillies par le questionnaire du GRIS-Montréal⁵⁹, nous démontrent non seulement l'existence d'ouvertures initiales, mais également la possibilité de changement – bien que non systématique –, contre les pronostics de Moss⁶⁰ pour qui la sexualité repose sur l'évasion du politique, résistant aux tentatives de régulation externe. Que bon nombre de garçons adolescents demeurent sur leurs positions et maintiennent des attitudes négatives est indéniable; par contre, il devient intenable d'avancer l'enracinement d'une sexualité présociale dès qu'un garçon démontre une malléabilité significative puisque cela reviendrait à dire – contredisant l'affirmation première – que sa sexualité n'est pas présociale ou que sa sexualité présociale n'est pas « conforme ».

En matière d'exclusion du « féminin », ainsi que de l'incarnation qu'en représente l'homme gai, la même complexité se présente et une contradiction importante se déploie : s'il doit être rejeté de façon viscérale ou spontanée pour défendre l'intégrité des frontières de l'identité masculine, pourquoi pourrait-il tout de même être accueilli ici et là sans susciter le moindre remous? La présence de traits féminins chez les garçons, semblerait-il, ne pose pas de problème en soi et pour soi. Les garçons n'éprouvent en principe pas de réserve, de façon générale, avec l'entretien de certains intérêts ou la performance de certains gestes traditionnellement identifiés comme étant féminins, et ce, jusqu'à l'atteinte d'un certain point dont la détermination varierait de l'un à l'autre.

Néanmoins, ils savent qu'ils ont à composer avec la réaction de leurs pairs et l'anticipent chacun à leur manière. Ils empruntent alors soit la voie de la retenue, soit celle de l'indifférence – feinte, parfois –, soit celle du jeu. La retenue dont ils font preuve dans certaines instances est le meilleur témoin du poids qu'exerce le social sur leurs pratiques de genre : ils ne s'abstiennent pas de faire un geste par besoin impulsif de consolidation identitaire, mais par crainte de susciter des réactions avec lesquelles ils ne se sentent pas la force de composer. Ainsi, un jeune homme peut à certains moments déroger des canons des pratiques genrées et à d'autres s'en abstenir, craignant que la réaction soit trop difficile à gérer. Le regard des autres, en somme, semble

59. G. Émond, *op. cit.*

60. D. Moss, *op. cit.*

avoir une ascendance marquée sur les pratiques de genre des jeunes garçons et, conséquemment, sur leur définition de soi⁶¹.

En ce qui concerne l'antériorité homophobe, certains cas contredisent ces positions, notamment ceux d'enfants qui sont nés et ont grandi au sein de familles homoparentales. En fait, dans un contexte social où la conceptualisation d'une organisation hétérosexuelle du vivant domine et où, par conséquent, la diversité des orientations sexuelles fait dissonance, entraînant des réactions d'occultation, de malaise ou d'infériorisation, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il soit compréhensible que des jeunes enfants intègrent ces dernières⁶². Pour déterminer de façon conclusive l'ascendance des déterminismes naturalistes ou identitaires chez l'enfant, il faudrait cependant se trouver dans un contexte social où aucun double standard concernant la diversité des orientations sexuelles ne leur serait exposé. Il est très ardu de défendre une position selon laquelle la socialisation aurait atteint ses limites, de postuler avec assurance que les formes du futur ne pourront dépasser les cadres du présent, que les attitudes envers les hommes gais et le féminin sont immanentes et figées dans les figures que nous leur connaissons actuellement.

À la base, dès qu'on relève l'existence de cas contraires, de garçons adolescents chez qui le rejet du «féminin», de l'efféminement et des hommes gais a toutes les apparences d'être absent ou particulièrement léger, nous sommes en droit de nous questionner sur la force réelle que nous accordons aux déterminismes des exigences identitaires masculines.

La prémisse hétérocentriste des déterminations psychiques

Au-delà de ces considérations premières qui répondent à la prémisse selon laquelle la «ténacité» d'attitudes négatives envers les hommes gais ne peut émaner que des règles du fondement psychique, il est possible également de repérer des failles dans les conceptions que Moss, Redman, Redman *et al.*, puis Reiter possèdent de la sexualité.

Si nous examinons la fonctionnalité qu'attribue Moss à l'homophobie, qui, rappelons-nous, assurerait l'existence du plaisir et de la satisfaction sexuelle, elle sous-tend la prééminence d'un être générique hétérosexuel et,

61. J. Bastien Charlebois, *op. cit.*; Máirtín Mac an Ghail, *The Making of Men*, Buckingham, Open University Press, 1994; W. Martino et M. Pallotta-Chiarolli, *op. cit.*

62. Il ne suffit, en fait, que de subtils traitements inégaux des représentations. Si les adultes représentent les couples en ne décrivant que la dyade nucléaire d'une femme et d'un homme, préférant parler des familles homoparentales uniquement une fois que l'enfant «sera prêt», ce délai sera compris par ce dernier comme un signe de valorisation différentielle: l'un est plus digne d'être mentionné que l'autre, l'un est clair et propre alors que l'autre est trouble, délicat et chargé de connotations sexuelles. Il en va de même pour les initiatives bien intentionnées mais malaisées de parents voulant informer leur enfant sur les réalités homosexuelles, employant des formules du genre «ce sont des gens corrects *pareil*».

surtout, la nécessité d'un désaveu comme mouvement fondateur et mécanisme protecteur d'une identité, d'un désir⁶³. Supposerait-il, à l'inverse, que les homosexuels ont besoin de rejeter les hétérosexuels afin de préserver un ordre sexuel propre – la conceptualisation d'une organisation homosexuelle du vivant qu'ils se seraient à leur tour fabriquée –, condition indispensable à l'émergence chez eux d'une satisfaction sexuelle? Les contre-exemples que représentent à la fois un grand nombre d'hommes s'identifiant comme gais, de même que d'hommes hétérosexuels n'éprouvant aucun malaise devant l'existence des hommes homosexuels signalent plutôt l'inutilité d'un tel mécanisme. Si l'identité se construit en rapport à l'autre, elle n'a pas besoin de le désavouer pour prendre chair. Sinon, cela l'enfermerait dans une conflictualité inéluctable et perpétuelle où un groupe, pour exister, devrait rejeter l'autre, de même qu'entretenir un ordre symbolique le situant en position hégémonique par rapport à cet autre⁶⁴. Finalement, cette vision conflictuelle de l'identité, qui entretient l'idée sous-jacente d'un impératif dichotomique, de frontières étanches devant être maintenues de façon à exclure toute fluidité, tout métissage ou toute hybridation, évacue la complexité des personnes bisexuelles, qui éprouvent des désirs pour les deux sexes, de même que de celles appartenant à deux cultures et qui possèdent en elles-mêmes plusieurs affiliations.

Ce centrement de la théorie sur le sujet générique masculin hétérosexuel est également opéré par Badinter, Moss, Redman et Reiter, qui décrivent le processus de désidentification de la mère chez le garçon⁶⁵. Pour devenir un individu, pour devenir un être à part entière, le garçon doit se séparer de la mère et se désidentifier d'avec le féminin, et ce, dit-on parfois, non pas en fonction de scripts biologiques, mais plutôt d'une nécessité psychique. On ajoutera, pour fins d'illustration, qu'un tel procédé n'est pas obligatoire pour les femmes et qu'elles n'ont pas, à la différence des garçons, besoin de « prouver leur féminité ». Ce que ce contraste n'éclaire pas, toutefois, c'est la conceptualisation de l'identité chez les femmes puis celle, en retour, qu'on sous-entend pour les hommes. C'est supposer que les filles ne doivent pas entreprendre de processus d'individuation parce qu'elles demeureraient en symbiose avec leur mère et partageraient avec elle leur identité. Ainsi n'auraient-elles pas besoin de naître au monde, d'être des sujets à part entière.

Alors qu'on parle initialement, pour les hommes, d'un préalable pour l'existence, d'une nécessité d'être rendu possible par l'enlignement sur un pôle identitaire masculin, où ce dernier processus est avant tout un moyen,

63. D. Moss, *op. cit.*

64. Gordon Allport, *The Nature of Prejudice*, Reading, Addison-Wesley, 1954.

65. E. Badinter, *op. cit.*; D. Moss, *op. cit.*; P. Redman, *op. cit.*; L. Reiter, *op. cit.*

un outil permettant d'accéder à l'individuation, le contraste féminin vient révéler la véritable formule qui soutient cette position : si les garçons ont besoin de *devenir* des individus, c'est qu'ils ne sont pas encore eux-mêmes lorsqu'ils s'identifient à leur mère (contrairement aux filles), c'est qu'ils ne pourraient pas (à la différence des filles) maintenir de symbiose avec celle-ci parce qu'intrinsèquement, ce sont avant tout des garçons. En d'autres termes, les garçons doivent *tenter d'atteindre* la forme psychique des garçons puisque ce *sont déjà* des garçons. Le déterminisme psychique serait donc en réalité, dès le départ, l'habit recouvrant un déterminisme biologique dont la facture serait forcément hétérosexuelle et masculine. Et dans une curieuse opération de l'esprit, on avancerait à la fois une nature profonde et inévitable contre laquelle rien ne peut s'inscrire, ainsi qu'une nature pouvant être « ratée », « manquée », « échouée ».

Une variation de ce thème est celle produite par Redman où, malgré la propulsion inéluctable vers l'individuation masculine – qui ne peut être déclenchée, comme nous venons de le voir, que par l'aspiration à une « nature d'homme » –, il décrit la permanence d'ancrages féminins souterrains, puis rend tangible la possibilité de ne pas produire une identification masculine hétérosexuelle, incarnée par l'homme gai⁶⁶. Or, s'il tenait réellement compte de ce contre-exemple que représentent les hommes homosexuels, il ne postulerait pas de mouvement fondateur psychique de l'identité masculine.

En somme, si les garçons ne rejettent pas tous l'efféminement mais qu'ils demeurent effectivement, pour la plupart, vulnérables et fragiles dans la profession de leur identité, il y a lieu de se questionner sur les véritables mécanismes qui sont à l'œuvre. Tandis Badinter, Moss, Redman, Redman *et al.*, puis Reiter situent l'insécurité des hommes dans les fondements de leur psyché⁶⁷, l'existence d'une diversité des perspectives sur les hommes gais ainsi que des pratiques de genre soulève l'influence d'un autre processus, ignoré de cette littérature psychanalytique : le regard des pairs au cœur de l'interaction. C'est en fonction du jugement des autres hommes que ces garçons se situent, se corrigent et se permettent quelques délinquances de genre.

Le postulat d'une tension binaire inéluctable

Des auteurs comme Héritier estiment cependant que c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, la pensée binaire permettant la classification entre l'identique et le différent⁶⁸. La revendication

66. P. Redman, *op. cit.* En ce sens, il reconnaît un certain caractère subversif aux hommes gais « féminisés ».

67. E. Badinter, *op. cit.* ; D. Moss, *op. cit.* ; P. Redman, *op. cit.* ; P. Redman *et al.*, *op. cit.* ; L. Reiter, *op. cit.*

68. F. Héritier, *op. cit.*

d'une égalité homme-femme abolissant les frontières de la complémentarité, jumelée à la reconnaissance des conjoints de même sexe et la légitimation de l'homosexualité, précipiteraient selon eux l'aplanissement des différences, faisant s'écrouler la charpente identitaire qui entraînerait dans sa chute le mouvement vers l'autre, les individus devenant atomisés et narcissiques⁶⁹. Par conséquent, pouvons-nous sous-entendre, il est compréhensible sinon crucial de maintenir une dévalorisation de l'homosexualité si l'on désire sauvegarder l'ordre hétérosexuel. Ce sont les démarches d'intelligibilité, de connaissance du monde et d'individuation qui porteraient en elles-mêmes le germe de prédispositions négatives à l'endroit des homosexuels. Témoignage d'une pensée binaire portée à sa conclusion, cette hypothèse exclut toute complexité.

Or en réalité, il existe davantage de possibilités que la seule opposition : « complémentarité homme-femme » versus « androgynie uniforme universelle ». L'éclatement du régime de la complémentarité ne mène pas tout droit vers l'indifférenciation incolore, mais bien vers des identités sexuelles approximatives et estompées. Que cette complexité puisse être vécue, représentée et réfléchie illustre directement le fait qu'il soit possible de se dégager de la pensée binaire stricte. S'il est certes compréhensible que des enfants ne la maîtrisent pas d'emblée⁷⁰, nous ne pouvons prétendre que l'humain y est irrémédiablement réduit, ni affirmer – comme nous l'avons exposé plus haut – que le mouvement de distinction doit s'accompagner d'une répudiation, comme le laissent entendre Martin *et al.*, puis Fagot *et al.*⁷¹. Les enfants ne grandissent pas dans un univers vierge d'affectations négatives à l'endroit des personnes qui ne se conforment pas aux stéréotypes de genre, particulièrement en ce qui concerne les garçons et les hommes efféminés.

Conclusion

Nous remarquons, à travers ces analyses critiques, que les positions socio-biologiques et psychanalytiques se rejoignent dans les erreurs qu'elles commettent. Ces dernières se signalent à deux niveaux : celui de la lecture des données et celui de leur analyse.

Malgré le fait que bon nombre de recherches effectuées auprès des (jeunes) hommes montrent des variations dans les attitudes et les comportements – ne serait-ce que statistiquement⁷² –, l'attention de l'ensemble des

69. Tony Anatrella, *La différence interdite : sexualité, éducation, violence*, Paris, Flammarion, 1998.

70. S. E. Zemore, S.n T. Fiske et H.-J. Kim, *op. cit.*

71. C. Lynn Martin, *op. cit.*; T. Stoddart et E. Turiel, *op. cit.*; B. I. Fagot, C. S. Rodgers et M.D. Leinbach, *op. cit.*

72. Ce ne sont pas 100% des jeunes garçons qui adoptent des comportements et des attitudes négatives à l'endroit des hommes gais ou qui éprouvent de l'inconfort.

auteurs examinés est portée vers la tendance prédominante. Il est possible, à ce titre, que le souci de comprendre ce qui fait problème ait joué dans l'angle où leur regard se tourne – oubliant du coup ceux qui «n'en font pas partie». Résultat : la représentation qu'ils se font des garçons homophobes glisse subrepticement de «majorité du groupe» à «totalité du groupe». Or, quand vient le temps de procéder à l'analyse, cela ne peut que donner des résultats partiels, en plus de favoriser des explications déterministes⁷³.

Les analyses qui traitent ces données ainsi ne peuvent être qu'erronées. En n'accueillant pas les cas contraires que représentent les jeunes hommes n'ayant pas d'attitudes négatives envers les hommes gais, les théories socio-biologistes ou psychanalytiques font de ceux qui ont des attitudes négatives des sujets universaux. Ensuite, tel que nous l'avons mentionné plus haut, elles se structurent sur le saut logique de l'inscription naturelle ou fondamentale sans démontrer en quoi ces dernières auraient une ascendance sur le social. Devant l'extrême variabilité humaine, il est d'ailleurs difficile sinon impossible d'isoler et de jauger l'influence du biologique. Finalement, ces analyses posent également problème dans la mesure où, bien qu'elles puissent jouir d'une certaine cohérence interne, elles sont essentiellement spéculatives ou reposent sur des prémisses (les «buts/intentions» de «la Nature», de «la Vie» et des gènes; les «buts/intentions» de mécanismes psychiques, etc.) qui ne peuvent être falsifiées.

Nous estimons que pour comprendre les attitudes négatives des garçons adolescents à l'endroit des hommes gais, il convient davantage de prendre l'ensemble des jeunes garçons, dans toute leur complexité et diversité, comme point de départ de l'analyse. C'est en faisant contraster les actes et les propos de ceux qui sont plus fermés ou hostiles à ceux qui sont les plus ouverts que nous pouvons dégager ce sur quoi se construisent et s'élaborent les perspectives négatives.

L'articulation de nos critiques ne signifie pas que nous refusons toute intériorité. Des conflits violents peuvent exister entre soi et ce qui le «bouscule», représenté ici par l'ancrage au sein d'une identité masculine que l'on veut nettement circonscrite et claire, d'une part, puis par la présence soi-disant souillante, désillusionnante et déstabilisatrice de l'homme efféminé, d'autre part. Ces conflits peuvent se traduire par des gestes de rejet et de violence radicale, mais leur l'intensité ne signifie pas d'emblée qu'ils soient inévitables. Car l'intériorité est subordonnée au social et non l'inverse.

.....
73. Sur le mode du «Si tous les hommes sont ainsi, c'est que ça doit être dans leur "nature".»